

Temporalité du passage entre psychothérapie et psychanalyse

« Ne demande jamais ton chemin à quelqu'un qui le connaît, car tu ne pourrais pas t'égarer »

Rabbi Nahman de Bratslav

Nous constatons tous aujourd'hui qu'il devient difficile de mettre en place les conditions d'une analyse selon les modalités « classiques », ce qui ne veut pas dire que les demandes tarissent car l'adresse au « psy » s'est démocratisée à proportion du désarroi et de la solitude des humains pourtant hyperconnectés. Mais notre temps est devenu celui de l'efficacité, de l'objectivation et de la demande d'une cessation rapide des symptômes ou de l'angoisse, demande entretenue par la multiplicité des psychothérapies adossées à l'idéologie du bonheur promue par la société de consommation.

Cette visée utilitariste se heurte toutefois à la nature paradoxale du symptôme comme noyau de vérité auquel le sujet tient comme à la prunelle de ses yeux, même s'il en pâtit, le symptôme étant là, comme le dit Lacan, pour faire reconnaître un désir (ou, plus freudiennement, comme formation de compromis entre un désir et sa défense). Prétendre le guérir ne mène à rien si ce n'est à pire car le désir en souffrance reste là et surenchérit d'une façon ou d'une autre.

Qu'est-ce qui distingue la psychanalyse et à quoi tient-elle dans ses modalités ? Le divan 3 fois par semaine est-il indispensable pour qu'un travail analytique ait lieu ? Je ne le crois pas. Mais il faut aujourd'hui davantage de temps pour déplier les coordonnées d'une demande, ouvrir l'attention de celui qui vient aux connotations de sa parole et aux poids singuliers des mots, avant de l'envisager. Un temps de soutien actif lors d'une situation critique de la vie qui permettra ultérieurement au sujet de porter son interrogation au-delà de la crise peut parfois être nécessaire. Il y a aussi à prendre en compte la situation matérielle précaire de ceux qui s'adressent à nous, notamment les jeunes, sans dénier pour autant la valeur de leur parole à travers la mise nécessaire. Le pari est des deux côtés et on ne sait jamais à l'avance.

Ce temps préalable, qui peut être long, est néanmoins analytique s'il a pour visée non la guérison du symptôme et la réponse à la demande manifeste mais l'ouverture de l'inconscient et l'effet sujet qui peut s'en produire. Il est évident que si cette ouverture ne se fait pas et si celui qui vient reste frustré de l'absence de réponse à sa demande de conseil ou de recettes pour aller mieux, s'il ne peut accepter le moindre écart par rapport à son dire, le moindre point d'interrogation, et s'il ne parvient pas à s'entendre lui-même, il s'en ira. C'est le statut de la parole qui doit changer pour passer de la soumission au discours du maître et aux signifiants-maîtres d'un quelconque thérapeute ou gourou, ou de la simple conversation amicale sans dissymétrie, à une parole analysante entamée par l'écoute de son écho dans l'analyste.

Comme le formule François Perrier¹, pour l'analyste : « *Il ne s'agit pas de réponse mais de renvoi (...) renvoyer l'écho signifiant de la question, telle est la fonction de la relance afin que l'autre que l'on est ne soit pas fonctionnaire d'une fonction de verrou pour la porte ouverte de la question posée* ».

Ne pourrait-on pas dire que lorsque cette ouverture à l'altérité en soi se produit, les conditions **éthiques** d'une analyse sont mises en place, quelles que soient les modalités des séances ? Au-delà des règles déontologiques évidentes, du respect de la règle fondamentale ou de celle des séances manquées, le rôle de l'analyste est de permettre à l'analysant un premier repérage de quelque chose dans sa parole qui va éclairer autrement sa plainte dans le présent. Cela peut être infime : une connexion inattendue qui se révèle entre des mots ou des situations, un jeu de mot, un lapsus, une découverte fortuite qui déclenche la surprise et un certain enthousiasme pour les formations de l'inconscient. Une exigence de vérité et d'authenticité, au-delà du souci de l'image de soi, va alors se faire jour, liée à cette dimension éthique. L'analysant réalise que sa parole n'est pas vide, qu'il en dit plus que ce qu'il croyait dire, et savoir, au départ. Il se sent alors plus engagé dans et par sa parole, aimantée par ce savoir insu entr'aperçu, hors toute suggestion. Ce franchissement subjectif rend alors possible

¹ François Perrier, « La chaussée d'Antin », Albin Michel, 1994.

le « passage au divan » car l'analysant devenu sensible à la résonance de ses propres mots aura moins besoin de l'accrochage au regard de l'analyste.

Cette ouverture de l'inconscient devra être maintenue par la suite en cultivant un certain suspens et un écart d'entendement permettant la relance de la parole. Elle n'est pas constante dans le temps d'une analyse, mais quand elle s'est produite une première fois, le transfert se met en place car la demande initiale se déplace et se saisit elle-même comme énigme, quête d'autre chose. Un changement de discours s'est produit, dont Lacan dit que l'amour est son signe, soit l'amour de transfert.

Avec les 4 discours, Lacan a essayé d'articuler, en s'appuyant sur la logique mathématique, la structure de ce qui conditionne les énonciations des parlêtres, nouant ainsi le sujet individuel au collectif. Traduit sommairement dans cette écriture, on pourrait lire l'entrée en analyse comme un passage à partir de différentes positions, par exemple :

Du **discours du maître**, où celui qui parle cherche à obtenir un savoir pour l'utiliser et restaurer sa maîtrise. Il se présente sans inconscient, agent d'un discours impérieux (S1) qui met celui à qui il s'adresse au travail pour produire un savoir (S2) lui permettant de supprimer la faille qu'il ressent ou ce qui lui manque (a). Il n'est pas divisé et ne peut encore subjectiver ce qui lui arrive. La place de la vérité, méconnue, est en attente (\$). Pour passer à un autre discours, il suffit que celui à qui il s'adresse s'abstienne de répondre à la demande.

Du **discours de l'hystérique**, où celui qui parle se présente comme dominé par ses symptômes (\$) et l'autre à qui il s'adresse, supposé savoir quoi faire (S1), est là encore mis au travail à sa place. Il en est attendu la production de conseils ou ligne de conduite pour guérir le symptôme (S2). Toutefois, le double statut du symptôme, entre désir et vérité qui ne peut se dire autrement, permet d'écrire en position de vérité l'objet a, comme cause du désir.

En travaillant à mettre au travail celui qui parle comme sujet de ses symptômes, le savoir produit est d'une autre nature que celui qui était attendu et c'est l'analysant qui le produit, même s'il ignore encore en être le dépositaire. S'instaure alors le **discours analytique** où c'est le sujet divisé qui est en position de travail (\$). L'agent du discours, ce qui le met à cette place, est une question sur son désir et ce qui le cause (a). Des signifiants primordiaux

singuliers sont alors produits (S1). Ce nouveau discours est soutenu par le savoir inconscient (S2) en position de vérité.

Lacan a ajouté à ces 4 discours le discours capitaliste et a également fait référence à un 6^{ème} discours² que Nestor Braunstein appelle le « discours des marchés », fondé sur les technosciences et dont l'agent est le servomécanisme (objet, dispositif ou substance que l'on croit contrôler mais qui nous contrôle). Je ne développerai pas ici son propos qui est au cœur de la question de ce congrès mais je renvoie à son livre : « El inconsciente, la técnica y el discurso capitalista »³ - et j'en profite pour saluer sa mémoire qui est aussi celle de Barcelone.

Nestor Braunstein nous alerte sur le fait que ce nouveau discours « pesteux » partage la même structure que celle du discours psychanalytique, mais seulement en apparence car leurs fonctions s'opposent radicalement, tout comme Lacan laissait entendre que le discours psychanalytique était l'antidote au discours capitaliste et à ce qu'il peut engendrer d'aliénation, l'envers du discours du maître. Raison de plus pour ne pas céder sur notre désir de soutenir sa place dans le monde vivant des parlêtres qui ne sont ni des robots ni des images. Là serait notre éthique.

Sandrine Malem, mars 2023.

² Dans son intervention à l'université de Milan, le 12 mai 1972.

³ En français : « Malaise dans la culture technologique – L'inconscient, la technique et le discours capitaliste » - Ed. Le bord de l'eau, 2014.